



le CDI  
École alsacienne

**Michel Renaud**

---

**De l'invective à la jubilation  
Le scatologique dans  
l'œuvre de Rabelais**

<http://membres.lycos.fr/legrimaud/TAP/Celebrities/Rabelais.htm>

Bien que Rabelais soit devenu à peu près illisible pour le profane {« Il est sans doute bon de rappeler qu'à part les seiziémistes qui travaillent sur des volumes dont une page sur deux est occupée par les notes, personne n'arrive à lire Gargantua. » Cette affirmation de Michel Hansen (« Viandes et nourritures dans le Gargantua ou les métamorphoses du banquet » in R.H.R. n° 26, juin 1988, p. 22, note 15) est peut-être excessive, mais elle ne manque ni de franchise ni de pertinence}, feignons, selon le conseil de Borges, de lire Gargantua et Pantagruel comme s'il s'agissait d'œuvres fraîchement publiées {« De nos jours, on tâche de jouir des textes d'une façon historique, qui est un peu fautive. Si on lit un texte comme s'il avait été publié ce matin, on peut savoir s'il est bon ou non. » (« J.-L. Borges, le goût de l'épopée » in Magazine littéraire n° 125, juin 1977, p. 69)}. Les passages réputés obscènes ne risquent-ils pas de nous sembler plus frustes que scandaleux ? Rabelais peut-il encore choquer le lecteur d'aujourd'hui, offusquer ses pudeurs en matière de langage ? A priori, on serait tenté d'en douter, puisqu'il semble admis que nous vivons une époque "libérée". Qui se fâcherait encore des signes, alors qu'on ne se fâche plus guère des choses signifiées ? Le mot cru s'est banalisé {Note de 2001 : le phénomène n'a fait que s'aggraver durant la dernière décennie : voir par exemple Renaud Camus, Répertoire des délicatesses du français contemporain, Paris, P.O.L., 2000, article "chier", p. 105-107}, les allusions au "bas corporel" envahissent les réclames, des sujets jugés naguère scabreux sont abordés librement dans d'honnêtes conversations.

Mais les choses ne sont peut-être pas aussi simples : il n'est pas sûr que la prétendue libéralisation du langage et des mœurs ne soit pas illusoire, qu'elle ne constitue pas un poncif, un mythe supplémentaire de notre temps. En outre, à supposer que cette libéralisation soit effective, rien ne nous autorise à penser qu'elle suffirait à rendre Rabelais insipide ou qu'elle permettrait de le "récupérer". Jules Renard évoquait dans son journal {Voir Jules Renard, Journal, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1965, p. 486 (13 mai 1988)} ces bourgeoises à la vulgarité ostensible, qui parlent comme des grues pour se donner l'air affranchi, mais que Rabelais dégoûte. Il n'en va pas autrement aujourd'hui pour le gros du public, confronté à un paradoxe insupportable : comment un auteur réputé génial a-t-il pu prendre la liberté d'écrire ce qui n'est tolérable, au quotidien, que sous le couvert de l'oralité ?

Si Rabelais reste, pour ceux qui ne le comprennent guère, un écrivain scandaleux, c'est d'abord parce que son œuvre est ce lieu paradoxal où le stercoraire nourrit le littéraire. Quand il est question de l'obscénité de Rabelais, c'est au scatologique que l'on pense, aux essais poétiques du jeune Gargantua ou au compte rendu de ses expériences torcheculatives {G., XIII, p. 77-80 (la pagination renvoie à la première édition de G. Demerson : Œuvres complètes, Paris, Seuil, 1973)}, plutôt qu'aux allusions franchement érotiques. La crudité des termes relevant du champ de la sexualité est somme toute moins dérangement que la mention des excréments. La thématique sexuelle se prête à des lectures plus conformes à nos préoccupations {cf. Michaux : « Le phallus en ce siècle devient doctrinaire » (Face aux verrous)}, à nos prétendues audaces en ce domaine. Au sexe, les alibis ne manquent pas, tandis que le scatologique, discours sur le déchet, l'immondice, discours immonde, est — comme son objet — difficilement récupérable. Il marque une régression, procède de préoccupations dégradantes, d'obsessions infantiles ou séniles et, dans le même temps, il rétablit une coïncidence intolérable entre le signe et la chose signifiée. Il conjugue la trivialité du vocabulaire, la complaisance verbale et la référence excrémentielle.

Chez Rabelais, il convient de distinguer ce qui est strictement scatologique de ce qui relève du domaine plus large du vocabulaire de la place publique {cf. M. Bakhtine, L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance, Paris,

Gallimard, 1970, passim.}. les interjections, les injures diverses qui se rattachent au champ lexical des excréments ont, la plupart du temps, perdu toute valeur dénotative ; détachées du signifié originel, ce sont « couleurs de rhétorique » qui agrémentent le discours. Lorsque l'un des Bien Yvres s'exclame : « C'est bien chié chanté. Beuvons ! » (même si la formule, à la lumière de la réplique précédente, est moins gratuite qu'il y paraît) {G., V, p. 52} ; lorsque Panurge s'écrie : « C'est bien chié pour l'argent ! » {Q.L., VIII, p. 604}, la vigueur de l'expression peut être mise au compte d'une mimèse de la trivialité ordinaire. Dans le même ordre d'idées, l'aphorisme proverbial « Bren, c'est merde à Rouan ! » {Q.L., X, p. 610}, le chleuasme « Merde en mon nez ! » {T.L., XXXVI, p. 501} ou l'appellatif « Maschemerde » {T.L., XXV, p. 464} relèvent d'une gauloiserie purement verbale, qui ne tire guère à conséquence.

Il arrive pourtant que la virulence du propos rende aux formules exténuées par l'usage la brutalité agressive qu'elles avaient perdue. L'accumulation des motifs stercoraires dans un même contexte réduit la valeur métaphorique qu'on peut leur accorder lorsqu'on les rencontre isolément : ainsi, au chapitre IX de Gargantua, le dicton « à cul de foyrard toujours abonde merde » se double de l'image fort évocatrice « faire un masque d'une bouze de vache » et des calembours dépréciatifs « estront de chien », « vaisseau de petz » {G., IX, p. 66-67}. Dans le même registre, on peut citer les reparties injurieuses et les anathèmes farcesques de Panurge : « Quand tu mettras ton nez en mon cul, soys recors de deschausser tes lunettes {T.L., XXV, p. 463} ; « Je me repens d'y estre venu et donnerais volontiers cent nobles et quatorze roturiers en condition que celluy qui jadis soufflait on fond de mes chausses praesentement luy enluminast les moustaches » {T.L., XXV, p. 465}. On retrouve là, sous une forme réduite, ramenés aux dimensions de l'invective, des motifs fréquents dans la tradition narrative pré-rabelaisienne d'inspiration populaire. Les excréments projetés au visage, substitués à un don ou à un hommage amoureux sont un moyen radical de rabaisser un personnage dont la sottise, l'imprudence ou l'impudence, la malhonnêteté ou l'outrecuidance passent les bornes. On pense à l'épouse insatiable que son mari conchie dans le lit conjugal {Voir Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles, imprimés ou inédits, publiés d'après les manuscrits par A. de Montaiglon et G. Raynaud : « C'est de la dame qui aveine demandoit pour Morel sa provende avoir », tome I, fab. XXIX} ou à Jouglet, le mauvais drôle, copieusement embrené pour avoir voulu se jouer d'un jeune homme un peu niais {Recueil général : « De Jouglet (par Colin Malet) », tome IV, fab. XCVIII}. Ce scatologique invectif et néanmoins ludique (il arrive même que la victime rie de sa mésaventure, comme dans l'Heptaméron {L'Heptaméron, deuxième journée, onzième nouvelle}) est le plus souvent transposé au niveau du langage : les devinettes ordurières que le jeune Gargantua soumet au fourrier et au maître d'hôtel du seigneur de Peinensac {G., XII, p. 76} manifestent autant le goût de l'enfant pour la matière verbale que son attrait pour les matières fécales.

Les allusions à la défécation, au relâchement des sphincters ou à l'abstersion nous ramènent à un plan plus concret. Elles sont d'autant plus lourdes de sens que les termes employés, pris dans une acception littérale, retrouvent leur pleine valeur dénotative, un dynamisme sémantique régénéré. La mention de l'évacuation des excréments n'est jamais innocente ou simplement anecdotique, encore qu'elle puisse prendre des valeurs radicalement opposées selon le contexte. Une exonération abondante mais involontaire, provoquée par une émotion intense, ridiculise la victime ; il n'est pas rare que ce genre d'accident soit signalé dans des passages de caractère polémique, où l'auteur manifeste son hostilité aux non-valeurs qu'incarne le personnage. C'est l'« escolier » limousin « qui conchioit toutes ses chausses, qui estoient faictes à queheue de merluz et non à pleins fons » {P., VI, p. 237} ou Thaumaste, à qui Panurge se promet de faire « chier vinaigre devant tout le monde » {P., XVIII, p. 293} et qui lâche « un gros pet de boulangier » avant de se « conchier de angustie » {P., XIX, p. 296}. Grottesquement souillés, les cuistres perdent toute crédibilité. Le relâchement intestinal

les dévoile dans leur dérisoire médiocrité. C'est au moment où le « Limosin » se conchie que Pantagruel constate : « A ceste heure parle-tu naturellement » {P., VI, p. 237}. Cependant, cette décharge de ventre intempestive n'est pas dépourvue d'ambiguïté : après s'être sali de manière humiliante, l'écolier repart mortifié ; Thaumaste, ébloui par les vérités qui lui ont été révélées, ne se retire pas sans avoir « doucement » remercié Panurge. Cette évacuation cathartique qui signale la contrition, n'est pas sans rapport avec les vertus, évoquées ailleurs, d'une défécation euphorique. Redoutables sont les défécations douloureuses ou mesquines, les affections du siège qui font que l'on ne peut « baudement fianter » {P., XIII, p. 268}. Le chapitre LII du Quart Livre est à cet égard révélateur. L'évocation du pouvoir astringent des Décrétales ne laisse aucun doute quant aux opinions de Rabelais ; sa virulence satirique est probablement plus efficace que celle d'une attaque idéologique en règle : « ... il me advint un jour à Poitiers, chés l'Ecossoys, docteur Décrétalipotens, d'en lire un chapitre : le diable m'emport si, à la lecture d'icelluy, je ne feuz tant constipé du ventre que par plus de quatre, voyre cinq jours, je ne fiantay qu'une petite crotte. Sçavez-vous quelle ? Telle, je vous jure que Catulle dict estre celles de Furius, son voisin :

En tout un an tu ne chie dix crottes,

Et, si des mains tu les brises et frottes,

Jà n'en pourras ton doigt souiller de erres,

Car dures sont plus que febves et pierres. » {Q.L., LII, p. 718}

Un peu plus loin, c'est frère Jean qui avoue avoir souffert des « rhagadies et haemorrhutes » pour s'être « à Seuillé, torché le cul d'unes meschantes Clementines ». La constipation évoque la morosité, l'humeur chagrine. Que peut-on souhaiter de pire à quelqu'un que de ne pouvoir « fianter que à sanglades d'estrivières » {T.L., Prologue, p. 373} ? Ce discours scatologique négatif est plus proche des invectives des satiriques latins (la citation de Catulle n'est pas fortuite) que des grasses insolences des contes populaires. Dans ceux-ci, l'obscénité exubérante tend à conjurer « la terreur que le corps inspire à l'esprit » {Voir D. H. Lawrence, L'Amant de Lady Chatterley, Préface ; cité par R. Edouard in Dictionnaire des injures, Paris, Tchou, 1967, p. 35}. Ce scatologique jubilatoire est également présent chez Rabelais ; l'outrance du langage se mue alors en célébration de l'être, glorifié dans sa corporéité. Quand, évoquant une Gargamelle repue de tripes, l'auteur s'exclame : « O belle matière fécale que doivoit boursouffler en elle ! » {G., IV, p. 49}, nous sommes loin du mépris de la chair — et du corps féminin — affiché par les théologiens du Moyen Age, des exécutions d'un Odon de Cluny, qui parle de la femme comme d'un « simple sac d'excréments » {Cité par R. de Gourmont in Le Latin mystique, Paris, Mercure de France, 3e éd., 1895, p. 18}. Cette joie païenne du corps assumé, cette acceptation des fonctions naturelles — qui est l'acceptation même de la vie — se manifeste de façon éclatante dans le fameux chapitre XIII du Gargantua, où l'enfant exerce sa faculté de jugement, agrandit le champ de son expérience à partir des nécessités corporelles.

On oublie trop souvent, en mentionnant ce chapitre, que c'est d'abord de propreté qu'il s'agit : l'enfant doit être « tenu blanc et nect » ; Gargantua y a « donné tel ordre qu'en tout le pays » il n'y a « garçon plus nect que luy ». Les torche-culs, dont on ne retient en général que la diversité saugrenue, sont méticuleusement testés et classés en fonction de leur agrément et de leur efficacité abstersives, prises comme critères typologiques. Les catégories d'êtres et d'objets sont redistribuées selon une classification grotesque qui proclame la vitalité du corps. L'accès à la connaissance passe par la recherche du bien-être corporel, et cette quête stimule le développement de l'intellect. L'instinct animal débouche sur une logique fruste, l'enfant raisonne : « Il n'est (dist Gargantua) poinct besoing torcher cul, sinon qu'il y ayt ordure; ordure n'y peut estre si on n'a chié; chier doncques nous fault devant que le cul torcher ». {G., XIII, p. 79}

Rabelais, ici, s’amuse, tout en caricaturant certain formalisme logique qu’il juge simpliste, cela paraît indiscutable ; mais le jeu, le rire, la crudité du langage sont en même temps célébration de la matière d’où jaillira plus tard l’esprit. Ce discours scatologique procède d’un désir de conférer au texte une consistance renvoyant à celle de la chair, des nourritures ou des substances organiques. La synonymie permet une amplification euphorique du propos, opère une redondance qui interdit toute élusion. Au chapitre final du Quart Livre, Panurge, qui s’est conchié « par male paour », plutôt que de chercher à dissimuler l’incident, le glose par une époustouflante kyrielle copronymique, sur laquelle se clôt le récit : « Ha, ha, ha ! Houay ! Que Diable est cecy ? Appelez-vous cecy foyre, bren, crottes, merde, fiant, déjection, matière fécale, excrément, repaire, laisse, esmeut, fumée, estront, scybale ou spyrathe ? C’est, croy-je, sapphran d’Hibernie. Ho, ho, hie ! C’est sapphran d’Hibernie ! Sela ! Beuvons ! » {Q.L., LVII, p. 766}

Le scatologique primaire de la repartie farcesque (« Voire, mais (dist-il) où chioys-tu ? — En vostre gorge, Monsieur... ») {P., XXXII, p. 347} ou infâmant (les moines qui « mangent la merde du monde » {P., XL, p. 161} ; les censeurs comparés aux « coquins de village qui fougent et echarbottent la merde des petitz enfans ») {P., XXXIV, p. 352} est transcendé par cet enthousiasme poétique. L’alchimie du verbe conduit au dévoilement de l’animalité que l’homme doit assumer et qui donne tout son prix à sa grandeur (de même que c’est le fait qu’il soit mortel qui donne son prix au rire). Cette revendication de l’humaine condition est-elle encore perçue par le lecteur d’aujourd’hui, désarmé par un texte littéralement incomparable ? Rabelais n’a pas d’héritiers véritables dans ce domaine ; après lui, la production d’écrits stercoraire reste abondante, mais le plus souvent médiocre et laborieuse. On voit mal l’intérêt de cette sous-littérature qui relève de la coprophilie gratuite. Admettons, avec beaucoup d’indulgence, qu’elle cherche, selon le mot de Jarry, à « mettre en déroute la pudeur de l’adversaire » (« Attaquons, heurtons, choquons, pour le mettre en déroute, la pudeur de l’adversaire. » (« Le poids des mots » in *La Chandelle verte*, Paris, Le Livre de poche, 1969, p. 509} ; mais en général, tout cela est si lourd que la provocation fait long feu.

Le scatologique, lorsqu’il a encore, dans la littérature, une signification profonde, n’est plus rabelaisien. Même Jarry, qui se réfère constamment à Rabelais et propose à l’occasion des analyses dignes de Bakhtine {Voir notamment « Le temps dans l’art » et le compte rendu des Contes et nouvelles de Rachilde (*La Chandelle verte*, p. 562 et 552)}, ne retrouve pas complètement la verve et la jubilation de celui qu’il admire {poussant parfois l’admiration jusqu’à l’imitation la plus évidente : voir *Ubu cocu*, acte III, scène 4 in *Tout Ubu*, Paris, Le Livre de poche, 1965, p. 230}. Le scatologique est devenu pervers avec Sade, obscur, métaphysique et tourmenté chez Bataille ou même chez Tournier. Les tempéraments les plus vigoureux du siècle dernier déploraient la perte de cette santé, de cette conscience du corps qui se traduisait par une naïveté de langage dont nous sommes désormais incapables : Flaubert note avec un regret non dissimulé qu’il n’y avait pas pour les anciens de choses que l’on ne puisse dire ; dans *Aristophane*, écrit-il, « on chie sur scène » {Correspondance, 1853, p. 137 (cette référence, comme la suivante, est donnée par le Trésor de la langue française, qui n’indique pas l’édition)}. Mais, vers la même époque, l’un des Goncourt écrit : « Dieu, dans sa bonté, aurait bien dû accorder à la femme des excréments ressemblant à du crottin ou à de la bouse de vache ou même s’il avait été, lors de la création de la femme, dans ses bons jours, des excréments semblables aux crottes musquées de la gazelle, et non du caca d’homme. J’avoue que la pensée de trouver une faiseuse de merde chez la créature-ange a toujours refroidi mes exaltations sentimentalo-amoureuses » {E. de Goncourt, *Journal*, 1894, p. 637}. Ces réflexions témoignent d’une véritable névrose devant les nécessités corporelles ; nos excès de langage trahissent, sans pour autant l’exorciser, un malaise analogue. Le retour à l’excrément marque une régression dégradante, comme pour le *Robinson* de Tournier : « il mangeait, le nez au sol, des choses innommables. Il faisait sous lui et manquait rarement de se

rouler dans ses propres déjections » {Vendredi ou les Limbes du Pacifique, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1974, p. 38}. Chez Bataille, la défécation et les pratiques stercoraires, étroitement associées à la pornographie, débouchent sur l'angoisse et la dérégulation. Dans le Mort, l'héroïne défèque sur du vomit ; défi dérisoire à l'obscénité suprême : la mort, que nous refusons comme nous refusons la part d'animalité qui est en nous. Le scatologique ne nous est plus tolérable que s'il est prétexte à discours philosophiques, et non dévoilement de l'être à travers la matière. Guido Ceronetti note, dans le Silence du corps : « L'excrément, tant qu'il est dans le corps, est accepté : il n'est pas séparé de l'unité du microcosme ; isolé, il épouvante et répugne, à cause de l'odeur d'âme dénudée et anonyme qu'il exhale » {Le Silence du corps, Paris, Le Livre de poche, p. 44}. Si Rabelais scandalise encore, c'est parce que son langage, dont le temps ne saurait atténuer la verdeur, nous dénuode et nous renvoie l'image de notre corps.

*Ce texte est le résumé d'un article publié dans les Cahiers "Textuel", n° 4/5, 1989.*